

Le train fantôme (IX)

Éric Méchoulan

Numéro 17, hiver 2008–2009

Empreintes littéraires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2590ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Méchoulan, É. (2008). Le train fantôme (IX). *Contre-jour*, (17), 37–46.

Le train fantôme (IX)

Éric Méchoulan

Dans l'épisode VIII, notre héros pénètre à l'intérieur de la colossale et labyrinthique Bibliothèque du Régime où, en quête de volumes signés par le Professeur Mechoulan, il mettait plutôt la main sur un ouvrage au titre aussi excitant qu'inattendu : Métaphysique du tiret cadratin.

*

Le chapitre IX se dressait devant nous comme une citadelle — à la façon d'une Bastille incongrue, dans l'ombre de la Bibliothèque du Régime, comme s'il avait été décidé par les plus hautes instances d'un improbable gouvernement qu'une forteresse-prison devait prendre sa suite : disposer et archiver les hommes ou les livres, même affaire finalement, et il n'est pas sûr que les livres fussent plus maniables et plus discrets que les humains. Vous savez, me dit Protago comme s'il avait lu dans mon esprit, que la Bastille ne contenait que quelques vagues prisonniers sans importance à l'heure épique où la foule parisienne, épiée par des gargouilles rigolardes, l'emportait dans une Révolution inattendue... Eh bien, ce chapitre IX, rétorquai-je en moi-même, ne semble posséder lui aussi que des idées inconsistantes sur la manière de

poursuivre l'enquête afin d'attraper dans le filet des mots — et dans un même mouvement autant que possible — ma Cible bien-aimée et mon Professeur évanescent. Les arbres grommelaient dans mon dos — on aurait dit un rassemblement de vieilles grincheuses — pendant que, sous mes yeux, la ville déployait ses présomptueux trésors : cathédrales inoccupées, palais à moitié détruits, hôtel de ville en partie brûlé, musées pillés, restaurants éventrés, tout un bataillon de ruines qui paradait bêtement. Même le fleuve qui avait coulé, si longtemps paisible, entre ses rives de platanes et de calcaire, qui avait accueilli tant d'amoureux provisoires et de passants anodins, ressemblait maintenant à une vilaine balafre qui défigurait la ville en charriant les cadavres et les matelas crevés, les bouteilles vides et les statues noyées. Les quartiers autrefois bouffis de gens qui couraient dans leurs vies sous les lumières extravagantes des magasins, des banques dithyrambiques et des spectacles à profusion, tous ces quartiers éclatants de marchandises et de bruits, aujourd'hui, bavaient de solitude. Si jamais vous êtes de ceux qui n'ont peur de rien ni de personne, vous n'avez qu'à venir là : vous y rencontrerez du même élan rien et personne. Je me retournai vers Protago, espérant qu'il pourrait m'aider, cherchant par quel bout reprendre les fils dénoués de mon illusoire investigation, cependant la question que je voulais lui poser ne franchit pas le barrage des dents, en fait elle ne traversa pas la caverne rouge de la bouche, et un médecin légiste qui m'aurait autopsié à ce moment-là ne l'aurait pas plus trouvée dans les éponges roses des poumons, c'est dire qu'elle avait dû rester dans un coin du crâne ou peut-être dans mes pieds, qui se sont agités comme s'ils voulaient danser un peu à ce moment-là, moi qui n'ai jamais su danser — une question, c'est une manière d'ouvrir une porte et après, il faut encore la fermer pour en ouvrir une autre, car certaines questions sont plutôt des façons de fermer des portes et si possible définitivement, comme pour ma Cible disparue et mon Professeur incongru dont j'aurais bien aimé qu'ils échangeassent une fois pour toutes leurs épithètes. Heureusement, c'est Protago qui me posa, avec une facilité décidément déconcertante, la question qu'il avait, lui, sur la langue ou peut-être en travers de la gorge : Que faites-vous donc avec ce livre dans la main, n'est-ce pas une propriété de la Bibliothèque ? Je tenais dans ma main un livre sous les feuillages absents des arbres,

l'ouvrage sur la métaphysique des tirets cadratins que j'avais conservé sans m'en apercevoir et que j'avais sorti de la Bibliothèque sans que personne ne le remarque, les circuits électroniques de contrôle étant sans doute, comme toutes choses aujourd'hui, usés, vidés, pilés par le temps. Avec un certain sentiment de honte, je l'ouvris : que faire d'autre d'un livre que vous avez volé sans le vouloir ? Je me mis à lire à haute voix pour Protago : Il ne faut pas confondre le tiret cadratin (—) et le trait d'union (-), même si les typographes du XIX^e siècle utilisaient indifféremment l'un pour l'autre, le trait unit, le tiret sépare ; pourtant c'est bien le trait d'union dont on se sert pour disjoindre les éléments d'un mot parvenu en bout de ligne et incapable d'y rester au complet, réciproquement le tiret témoigne d'une insertion dans le discours d'instances que l'auteur pense nécessaire d'y joindre, autrement dit union et séparation sont les mouvements contraires qui unissent et séparent le trait d'union du tiret cadratin (quel drôle de baratin, Protago) — encore doit-on signaler qu'au sens strict il faudrait parler d'un « tiret sur cadratin », puisque ce petit lingot de métal plus bas que les lettres ordinaires, le « cadrat », qu'utilisent les typographes pour laisser des blancs et remplir la justification des lignes, est ce sur quoi le tiret s'inscrit, à la fois niant ce blanc qu'il rature de sa présence et confirmant l'insignifiance de sa marque ! (Protago, franchement, que de métaphysique pour un simple élément d'imprimerie). Savez-vous, me dit mon compagnon ravi de m'assener son savoir, que cette mince bande verticale, au fil des temps et des usages, a engendré de furieuses discussions sur ses dénominations, ses caractères et ses fonctions, au point de voir les tenants du tiret d'incise injurier les partisans du tiret de séparation et de renfort, ceux qui soutenaient le principe d'un tiret de dialogue intérieur envoyer des boules pointues dans les réunions locales pour le soutien du tiret conclusif et oppositif, enfin tous se retournaient avec un bel ensemble pour condamner et dénoncer publiquement les adeptes manifestement pervers du tiret dans l'hyperbate ? À cet instant, d'un recoin sombre derrière un mur à moitié écroulé surgit un sac de jute pourvu de deux jambes maigres et d'une grosse tête aux cheveux ressemblant aux mèches folles de la Méduse : Protago et moi demeurions figés. Le sac avec sa tête grimaçante s'avavançait vers nous à petits sauts grotesques qui nous auraient fait rire en d'autres temps : ici, tout prenait une tournure sinistre. Il

s'avança jusqu'à nous toucher, il s'appelait Hipp et ne désirait que vérifier notre statut d'homme, fasciné d'en voir qui tenaient encore debout, qui arrivaient même à parler et qui lisaient en plus, en pleine rue, un livre, ce qu'il n'avait plus vu faire depuis longtemps. Il voulut passer sa main sur la page ouverte que je venais de lire. Sa main tremblait comme s'il caressait le pelage d'un fauve. Hipp me pria de continuer la lecture. Par pitié pour lui — mais aussi par intérêt grandissant pour ce livre loufoque —, je me mis à lire lentement la page restée en suspens : Pourtant, il restait comme trait commun entre le tiret cadratin et le trait d'union leur matérialisation du « moins » : en effet, le tiret cadratin peut être utilisé pour indiquer la mystérieuse opération mathématique qui consiste à soustraire — de même qu'il rature l'espace blanc qui le comprend sans en dénier la profondeur, il permet de retrancher de son trait alerte et vif un nombre à un autre. Mais alors, s'écria Hipp avec un enthousiasme inquiétant d'intellectuel oublié, avec ces tirets, est-ce une manière de soustraire à la phrase certains de ses constituants, je veux dire de jeter un doute sur leur valeur de vérité, ou bien au contraire une façon d'ajouter des éléments marginaux pour mieux en évaluer les jeux de profondeur ? Protago et moi, nous nous étonnions d'une phrase aussi construite dans la bouche malpropre et édentée de cette grosse tête à cheveux de Méduse, c'était comme si du champagne pétillant sortait d'un seau à lessive. Hipp dut percevoir l'incongruité de son intervention : J'étais logicien autrefois. Il ne s'expliqua pas plus et m'engagea seulement à poursuivre la lecture : Cette ambiguïté se voit sans peine dans sa matérialité même puisque l'élégance modeste de son trait ne l'empêche pas de consommer une place considérable, chassant en fait autant qu'un *M* (comme dans *Mechoulan*), indice de son caractère discret, extravagant et dépensier, de même que l'incise dépense une énergie qui eût pu servir à mettre un point final à la phrase au lieu de se perdre dans des considérations qui servent surtout à tuer le temps qui passe à la place d'une Cible recherchée ou à repousser les solutions illusoires à plus tard en espérant ne jamais avoir à y faire face. Avez-vous entendu, Protago, c'est le livre et non moi qui parle de ce *Mechoulan* et de ma Cible : comment est-ce possible ? Hipp se désintéressa si brusquement de notre discussion que je me demandais si le nom du professeur ne l'avait pas effrayé. Il se coucha en tremblant dans un coin,

près d'une ancienne pompe à essence : Laissez-moi maintenant, passez votre chemin. Avec Protago, nous nous éloignâmes, déçus de ne pouvoir compter sur ce nouveau personnage qui était passé trop vite pour nous permettre d'entrer dans les méandres de sa vie et les replis de son caractère, alors même qu'il semblait prometteur : Adieu Hipp. Par contre, je plongeai de nouveau dans l'ouvrage, intrigué par cette référence inattendue à mon professeur Mechoulan, m'arrêtant à des exemples de discours, ponctués bien sûr de tirets cadratins, que ce soit la commémoration de la Révolution ou la séance annuelle de la Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie par un certain M. Cusson : — Le mouvement national de la Révolution avait fait table rase de tout l'organisme des siècles antérieurs, c'est ainsi qu'avaient disparu toutes les anciennes institutions de nos provinces créées pour s'occuper de sciences, de littérature, de beaux-arts, d'économie publique qui avaient pourtant reçu leurs lettres patentes. Cependant, nos anciennes compagnies se reformèrent sous le titre de Société d'émulation pour l'encouragement de l'agriculture, de la pêche et des manufactures — vous voyez sous quels auspices d'utilité pratique se rétablissait la vieille confraternité du savoir (l'inquiétude des âges commandait cette prudence) —, mais le champ des études s'élargirait avec le temps, dans le but de seconder les vues du grand établissement de l'institution nationale dans l'universalité de ses travaux. À l'inverse des tirets cadratins, commentait l'ouvrage, utilisés dans le cours de cet exemple (et des parenthèses qui viennent s'y glisser afin de marquer une légère différence d'étendue dans la logique rythmique de la phrase), le premier tiret indique plutôt une prise de parole, c'est dire que le tiret cadratin tantôt tourne la voix vers une source intérieure en un dialogue avec soi-même, tantôt la déporte vers un point extérieur qui prend la figure d'un autre personnage — cet exemple parlait-il de moi et de cette encombrante figure du professeur Mechoulan que je traînais partout sans pouvoir m'en débarrasser, ou n'était-ce qu'un délire d'interprétation paranoïaque ? L'inquiétude me saisit. Je regardai autour de moi les avenues en miettes et j'eus l'impression que ces fils de téléphone qui pendouillaient, encore accrochés à des poteaux ou à des murs mal détruits, raccordant parfois un coin de rue à un autre, devenaient des tirets cadratins entre lesquels nous avançons dans le roman d'une ville

évanouie. Protago prit à son tour le livre en main et, sous le ciel crayeux qui nous assommait, comme s'il n'existait plus qu'une seule saison, celle de l'hiver maladroit, il me fit remarquer une chose : toutes les citations et les exemples pris évoquaient sous une forme ou sous une autre des aspects politiques, voire proprement révolutionnaires, comme si, en dessous du traité technique de typographie appliquée, résonnaient justement d'autres voix, sans cesse décalées, déplacées, reportées dans des temporalités variées, et formant une sorte de basse continue qui donnait non seulement un rythme à l'intelligence des phénomènes, mais aussi un contenu appelant à la Révolution. Écoutez ceci par exemple, me dit Protago, le discours d'un certain Paul Garrigou-Lagrange : — Au moment de prendre la parole sur cette question de la décentralisation intellectuelle, qui est un des plus graves problèmes que le penseur puisse aborder, je compte plus sur la bonté de ma cause que sur l'autorité de ma faible parole, et je n'aurais point entrepris une tâche si lourde si je n'avais eu la ferme conviction que la diffusion des connaissances rend aujourd'hui moins nécessaires ces grands centres d'où nous avons attendu jusqu'à ce jour la lumière — mais ces grands courants d'idées qui se produisent à un moment chez un peuple doivent, pour être poursuivis et menés à leur fin, recevoir le concours de tous ceux qui, par leur culture intellectuelle, les études qu'ils ont faites et leurs travaux antérieurs, sont le plus à même de s'avancer d'un pied sûr dans les voies nouvelles et de prendre leur siècle aux épaules pour le pousser dans son chemin — car si ces hommes se désintéressent des grands problèmes sociaux, il peut arriver deux choses également funestes, ou bien ces problèmes restent sans solution et se dressent éternellement devant la pauvre humanité, ou bien ils tombent entre les mains d'hommes qui n'ont ni la largeur d'idée ni les capacités nécessaires, peut-être même des hommes qui ne méritent pas la grandeur de ces problèmes et en trahissent la vocation, en appauvrissent l'élan premier, en exploitent avec perversité les honneurs : les plus graves questions, dont un peuple attend sa sécurité et sa fortune, deviennent alors ses plus redoutables ennemis et le jour où le mal est devenu sans remède, il ne reste que la vaine consolation des lamentations inutiles. Ne voyez-vous pas, insista Protago, qu'à l'élitisme un peu snob (il faut l'avouer, approuvai-je) des tirets sur cadratin (rien que le nom le montre bien,

ironisai-je !) correspond cet élitisme révolutionnaire où tout doit venir des classes cultivées, comme si le travailleur intellectuel ne pouvait surgir que d'elles et ignorer la puissance vulgaire de ceux qui ont mis entre parenthèses les formes sociales d'inégalité pour mieux agir au grand jour ou dans les confins des nuits (à commencer par ces courbes inverses, presque affectueuses, des parenthèses qui n'offrent ni moins, ni rature, ni traite à tirer sur l'éternité, seulement le cocon incomplet d'une accolade amicale). Et maintenant c'était moi qui, reprenant l'ouvrage, tout excité, me mit à tourner autour de ce très cher Protago, parce que j'étais tombé sur la page fatidique, la page de mon destin : regardez là, cette référence, cet élitisme révolutionnaire a son modèle, il a un nom propre à mettre de l'avant, un nom de scène peut-être, mais toujours le même nom, celui du professeur Mechoulan : il apparaît à la dernière page, et lisez bien ce qui est écrit : il avait fait du tiret cadratin l'Outil Typographique de la Révolution, le Changement tant espéré des Voix, la Coupure nécessaire dans le Grand Discours des Nantis. Lisez vous-même, Protago, ce texte de notre révolutionnaire professeur : — L'homme est un animal qui a mal tourné. Il lui a fallu d'abord des crocs pour devenir loup. Puis des idéaux pour devenir dieu. Mais il a voulu avoir ses victimes à sa disposition : il a domestiqué des bêtes et des rêves, a construit des étables et des temples — il s'est ainsi domestiqué lui-même et a changé les fauves humains en animaux de compagnie. Dans les sociétés où les hommes sont pris dans des fonctions multiples et fortement différenciées, toutes rigoureusement ordonnées et rationalisées — dans ces sociétés où traverser une rue est devenu un exploit automatisé aussi inaperçu que la cueillette des champignons non vénéneux pour les sociétés anciennes —, dans ces sociétés-là, le sport et l'art sont parmi les rares activités à pouvoir offrir le prestige d'une sensation. Aussitôt, nous avons décidé de nous en gaver, pour mieux escamoter les avanies innombrables qui nous assaillent — au lieu de nous en servir pour imprimer aux sursauts d'indignation l'intelligente émotion des événements. Bien sûr, dans les moments d'apocalypse intense, les humains sont tout entiers pris par les affres de la survie, ce n'est pas le moment de s'épanouir en névroses — mais dans les années de calme relatif, pour les privilégiés qui ne connaissent ni l'obsession de la faim quotidienne ni la peur de crever au coin de la rue

sans savoir pourquoi, il manque la fièvre héroïque du combat de chaque instant, on devient alors vite soi-même son ennemi, on cherche des championnats de famine mentale, des tortures raffinées pour s'empêcher d'avouer qu'il n'y a plus rien à avouer, un mariage devient un enfer, une tour d'ivoire tourne au camp de concentration, le plus quelconque marchand de tissus prend des allures d'empereur vaincu : l'homme devient si aisément un matamore du malheur (c'est ce qui fait sa *profondeur*). La conclusion est simple : les humains sont toujours très forts pour éviter d'être heureux. Aujourd'hui où nous ne connaissons plus ces formes privilégiées du temps, où notre époque ne résonne plus que des guerres incessantes, des famines ou des épidémies, des prisons ou des camps, il est temps de saisir que nous ne nous battons pas pour conduire les humains vers un bonheur toujours plus grand, mais vers un malheur adapté à notre condition, un désespoir savouré, une ontologie du retrait, mettant entre tirets toutes nos existences laborieuses ! Vous voyez, Protago, il y avait bien un sens à trouver cet ouvrage à la place des livres reconnus du Professeur Mechoulan. Par conséquent, si ma Cible préférée prétend l'avoir tué et si l'on m'a donné pour mission de l'éliminer, c'est donc qu'elle travaille pour une des officines de l'État (ou de ce qu'il en reste) et que je suis envoyé soit pour venger cet assassinat de la part des Révolutionnaires, soit pour faire disparaître une encombrante tueuse aux yeux du gouvernement. J'avance, Protago, j'avance. Un élément, cependant, me replongea dans la perplexité : au sein de l'*index nominum*, les dates de naissance et de mort apparaissaient, signalées entre parenthèses à la suite du nom et comportant les années séparées par un trait d'union selon les conventions en usage — or, à la différence des autres personnes citées, le Professeur Mechoulan offrait bien des années de naissance et de mort, mais elles étaient séparées par un tiret cadratin, allongeant ainsi de façon abusive le trait de son existence, comme si les deux dates subissaient une poussée telle qu'elles ne pouvaient être tenues pour parfaitement valides.

[...La suite au prochain numéro...]



Yves Laroche